

Edhas erste faszierung  
geschrieben im November 1877.











## I Chapitre.

Sur la route qui va de Saeson à saint Maurice, marchait un homme, la tête nue. Il était fat et défait, ses genoux s'écartaient, traînaient dans la campagne, déserte à cette heure. Les derniers rayons du soleil couchant se jouaient sur sa figure morne et abattue. Arrivé à saint Maurice il prit au sentier à gauche, qui serpente dans les prés. Enfin il arrivait à une grande et belle ville située sur le versant d'une colline. Derrière cette ville s'étendait un grand et beau jardin, entourait de verdoyants et florissants verges, dont les arbres étaient surchargés de fruits. Et peine eut-il mis le pied dans le magnifique vestibule, qu'une jeune femme accourut à sa rencontre, elle paraissait avoir vingt-cinq à vingt-six ans, grande et svellette, elle avait de beaux yeux bleus et des cheveux noirs comme l'aile du corbeau. "Comme tu viens tard à la maison aujourd'hui," dit-elle, "il est bientôt huit heures et tu devais revenir à quatre."



heurs. Mais que voies-tu cheouse et tes habits sont en  
désordre, qu'à-tu ? Si tu savais ce que j'ai  
fait, tu ne me le pardonnerais jamais,  
"Qu'à-tu fait ?" demanda la jeune femme d'un air  
étonné. "ma bonne femme, je n'ose te le dire, si je  
te le disais tu me mépriserais du fond de ton  
cœur." Alors la jeune femme la prit par le bras  
et l'entraîna malgré lui dans un élégant salon  
où elle le fit asseoir de force près d'elle sur un canapé.  
"Aprésent raconte moi ce que tu à fait," dit elle.  
"Je ne le puis."

"Te promet, dit elle, de ne pas te mépriser, si tu me  
raconte ce que tu à fait."

Tu sais, commençait il, que monsieur Paul G...  
m'avait invité de venir dîner avec lui à l'hôtel  
national à Beson. Après avoir dîné, monsieur G... m'invita  
de venir visiter avec lui la maison de jeu. Et peine  
y étions nous rentrés qu'un vieux monsieur vint à moi.  
"Esque monsieur ne veut pas jouer," me dit il. Je pen-  
sais pour moi que quelque Franc tu pourrais bien jouer."



Alors je jou, premièrement je perd, puis je gagne, alors  
je veux gagner, et je jou jusqu'à ce que je n'ai plus rien  
sur moi. Alors! je me lève et je veux m'en aller,  
j'étais déjà sur le ~~seuil~~ de la maison, quand le  
même vieux commis qui m'avait invité à jouer vint  
à moi et me dit, "Esque monsieur ne veut plus jouer?"  
Non!" lui répondit-il richement. "Eh! me dit  
il, vous pouvez regagner tout ce que vous avez perdu."  
Je me laisse tenter encore une fois, et je retourne  
au jeu. Premièrement je gagne, dans ma fantaisie, je  
vais des monnaies d'or devant moi, je jou et non vain  
et je perds, alors je veux regagner ce que j'ai perdu, et  
comme je n'ai plus d'argent sur moi, je jou mes terres,  
cette villa avec son jardin, ses verges. Et! nous n'avons  
plus rien que nos habits et les meubles de cette villa;  
Eh! mon Dieu, seciez la jeune femme, qui  
allons nous faire après, que nous n'avons plus rien?  
Nous yrons en Amérique ou je tenterais la fortune?  
Qu'esque lui dit, seigneur, la malheureuse femme, aller en  
Amérique, ne plus revoir ses parents, ses amis et son  
pay natal peut-être!



"Je ne connais d'autre moyen, et il, et ne  
pouvant supporter les ~~plages~~ de sa malheureuse femme  
il se fuyait, laissant sa femme seul au désespoir;  
X

## II Chapitre.

Trois semaines plus tard, c'était à Flavre l'an 1798  
le 15<sup>e</sup> mai, le soleil commençait à se montrer à l'ho-  
rizon, ce trouvait être cinq heures. Par ci par là, la tête  
d'une folle femme de chambre ou d'une vieille cuisinière  
apparaissait aux fenêtres, pour bientôt de nouveau disparaître.  
En tout le monde était déjà en mouvement, le  
grand vaisseau marchand, le Dauphin, allait partir  
pour l'Amérique. Entre les passages il y avait aussi  
Monsieur Faldin avec sa famille, son <sup>bon</sup> ~~ami~~ <sup>membre</sup> ~~membre~~  
commis le propriétaire de la villa près de saint  
Maurice. Trois mois plus tard des amis de monsieur  
de Faldin recevaient une lettre de lui dans la quelle



il leur fit par qu'ils étaient arrivés sains et saufs, en  
Amérique. C'était la première et la dernière lettre que  
les amis de monsieur de Taldern reçurent de lui et on  
ne sait pas ce qu'ils sont devenus.

### III Chapitre.

Sur les bords du canal la manche est situé  
le château de Terge, perché sur la pointe d'un  
rocher et entouré de vigne chaîne qui peuvent avoir  
trois à quatre cent ans, le château a l'air vrai-  
ment majestueux. Le château de Terge de-  
main des comtes de Terge, fut bâti en 1650, re-  
bâti l'an 1696 plus grandiose qu'en paravant  
par le comte François de Terge. C'est la  
nuit du 15 Janvier l'an 1816 dans la grande salle à  
manoir du château était réunie devant un bon  
feu la famille du comte. La famille comtale se  
compose du vaise comte Valther de Terge,



aché de 72 ans, de la comtesse Louise aché de 58 ans, on  
voyait encore sur son visage quelle avait dû être belle et de  
leurs Enfants. Elisabeth jeune femme de vingt-cinq ans qui  
était avec son mari le marquis de saint Etienne et de son  
petit garçon. D'ailleurs charmant petit de cinq ans en visite  
chez ses parents. L'émise jeune fille de vingt ans et des  
deux garçons François et Paul sept et dix et onze  
ans. Le comte lisait assis dans un bon fauteuil le journal et  
le petit. Catherine jouait paisiblement au jeu de sa mère.  
Un vieux valet de chambre nommé Joseph était à la  
table quand tout à coup un violent coup de so-  
nette retentit.

„ Joseph va voir qui vient et dit au château, un  
voyageur <sup>bien sûr</sup> ~~dit~~ <sup>dit</sup> le comte, un second coup de sonnette  
retentit plus fort que le précédent. Joseph parti com-  
me l'écuyer, une minute était à peine écoutait  
qu'il reparut, il avait l'air pale et soucieux.  
„ Presque fil ya, demandait le comte.  
„ Monsieur le comte, dit Joseph, il ya six hom-  
me d'arme devant la porte du château, ils disent  
que si nous ne les laissons pas entrer ils enfonceront  
la porte. ”



"Faites les comptes," dit le comte.

Joseph reparti de nouveau, la famille comtal attendant le retour de Joseph non sans souci. Enfin on attendait obs pas dans l'escalier, la porte soulevée pour laisser pénétrer dans la salle un homme de haute stature suivi de cinq hommes d'armes. Elisabeth de rien pale comme la mort et de ses lèvres s'échappait le nom de "Monsieur le baron de Tabor." En voyant toute la famille comtal réunie, un sourire <sup>sardonique</sup> oblique à l'une des sœurs.

"Monsieur le comte," dit-il en s'adressant au comte de Terge, "je vien pour me venger."

"Vous venger de quoi?" demanda le comte d'un air étourdi, mais je ne puis pas me rappeler de vous avoir jamais fait quelque chose."

"Vous savez bien pourquoi je viens ici" dit-il d'une voix <sup>grave</sup> <sup>sinistre</sup>.

"Monsieur le baron je ne vous comprend pas," reprit le comte.

"Vous m'avez refusé la main de votre fille,"  
"J'en avais le droit..."

"Laissez moi parler et ne m'interrompez pas par ces..."



le baron, et vous l'avait à un autre, et bien !  
recevait sa pleine récompense.

disant ses mots il lui enfonça un couteau dans  
la poitrine. La comtesse poussa un cri déchirant  
et tomba évanouie sur le parquet. Tout à  
coup la cloche et l'alarme sonna, c'était qui en voyant  
son maître gisant mort dans son sang, qui avait  
sonné la cloche d'alarme pour prévenir les villageois.  
En aantant la cloche d'alarme, le baron jeta un  
juron et seeria el'un voie de colere.

„chaudite cloche, tois qui m'empêche de finir  
ma vengeance, mais dit il en s'adressant à Elisabeth  
toi détestable femme tu auras aussi ta vengeance !  
disant ses mots il lui arracha le petit Valtier qu'elle te-  
nait sur ses bras et comme comme le marguillier  
saint Eustache voulu lui reprendre le petit, il lui appria  
un si fort coup de poignard que le marguillier s'étricha  
et tomba en arriere, alors donnant un signal à ses cinq  
hommes, le baron s'atta le petit Valtier sur ses bras et  
suaivi des ses camarades d'en haut de la fenêtre et fut bien  
tot disparant dans l'airain de la forêt.

quelque minutes plus tard on entendait des pas et des



voies dans l'Escaut et la porte sonna de nouveau  
pour laisser passer les villageois, <sup>voyant</sup> en le comte mont, la  
comtesse et le marquis évanoui portèrent une exalta-  
tion générale accompagna leur entées. Un d'entre eux  
se leva pour demander ce qui s'était passé. Denise  
leur raconta en peu de mots en attendant que  
Elizabeth parût à chanter l'ame. Tout à coup  
elle se leva et dit d'une voix ferme.  
" Qui de vous a le courage de poursuivre les brigands  
et d'arracher de leur main souillé de sang le petit Vätther  
une douzaine de villageois si offensés."

" Partez! Partez au plus vite à la poursuite  
de ces brigands, de ces brigands qui m'ont volé et  
blessé ce que j'avais de plus chère sur cette terre!  
et disant ses mots la malheureuse femme retomba  
dansson dans le désespoir. Les villageois qui étaient  
restés aider les domestiques du château à porter la  
comtesse et le marquis sur des lits."

Quelques jours plus tard marchait sur la route qui va  
du château à la petite église du village un cor-  
tege mortuaire, c'était le comte qu'on avait en-



lui. Les villageois étaient en deuil comme  
leur maître.  
Revenue à la maison la comtesse monta  
dans sa chambre et toute en pleurant elle  
fit ses malles, car son médecin monsieur De-  
laval craignait pour sa santé et avait ordonné  
un séjour en Italie et elle devait partir le lan-  
demain avec ses trois enfants car Elisabeth et son  
mari retournaient à leur château de saint-Etubert  
pour y planter leur petit Valther car n'avait  
pas retrouvé.  
C'était le dernier soir que la comtesse était au  
château avant de partir pour l'Italie ils étaient  
tous réunis dans la grande salle à manger, dans la  
cheminée brûlait un bon feu, demain il devait tous partir  
La comtesse et ses trois enfants pour l'Italie et Eli-  
sabeth et son mari pour leur château de saint-  
Etubert. Chacun pleurait, quand tout à la porte  
sonna et Joseph entra, il alla droit vers  
Elisabeth mit un genou à terre et lui dit, chargée  
je parle à la sœur de votre fils, je mourrais dans l'  
étrangeté si je vous apprenais votre fils mort en  
vivant.  
Mais il s'agissait de l'archevêque, dit le marquis.



"Les papiers que je suis en possession de madame la marquise."  
 "Donne lui autant qu'il en a besoin," seria Elisabeth  
 Joseph. "dit le marquis," avant d'aller à la recherche  
 mon gendre, j'ai à Paris à la banque de L... la j'ai  
 déposée de six millions tu en prendras autant que tu auras  
 de cette argent."

Le valet <sup>de chambre de la marquise</sup> dit Joseph en inclinant et sortit.  
 Le banquier <sup>à qui tout</sup> trois voitures partirent du château la première  
 conduisait la comtesse en Italie la seconde la marquise  
 et la marquise à leur château de saint Aubert et  
 enfin la troisième voiture conduisait Joseph à Paris.

## IV Chapitre.

Dans une de ses grandes forêts ~~et~~ dont il ya  
 va tant en Amérique et qui est la patrie des lions,  
 et des tigres marchait un homme et portait l'habit  
 des chasseurs d'Amérique à la main il tenait  
 un petit garçon pauvrement vêtu et sur son  
 dos il portait un dorement nouvellement tué.  
 Il dirigeait ses pas vers la petite colonie d'au  
 daven située au bord du Mississippi; un de plus y sont.



"Père de l'Amérique. Il s'arrêta de vant  
une jolie maison située au milieu de la colonie,  
qui se composait de vingt maisons et de vingt-cinq  
étables. Et prima fut il entre une jeune femme  
de quatre florissants enfants accourant à sa rencontre.

"Longue, était elle, mais que ne lui apporte  
la, un petit garçon je vois." Etant serrée elle  
prit le petit par la main et ajouta, "Et donc  
est à te faire se petit."

"Premièrement donne moi à manger car j'ai  
une faim de loup. Après avoir copieusement  
servi son mari, la jeune femme s'assit près de  
lui et dit:

"Après avoir été moi en la terre se petit  
garçon.

"Elle se fit une bonne femme, que j'ai  
~~qui~~ sorti se matin pour aller à la chasse. Tôt  
à peu, j'ai trois heures d'essai garçon j'ai tant parlé  
pas bien de moi. J'approche et j'ai vu de l'homme  
dont l'un d'eux bien se petit par les cheveux  
et qui allait <sup>se</sup> promener ~~dans~~ dans le  
flamme. Une courte réflexion faite et je dis, l'homme  
tombe, son camarade ~~longue~~ s'approche le petit



trouvait de tout ses membres, je pensais pour  
moi que le brigand <sup>il</sup> car il en avait bien comme  
un) avait porté des coups sur lui des quelle je  
pourrais s'avoir l'origine de se petit mais je ne trouve  
aucune lettre adressée à un baron de Luban.  
"Tu n'en trouve d'autre chose?"

Rien."

"Et tu demandais au petit comme il s'appelait?"

"L'avais bien et revendu à la maison comme il  
allait pleurer."

"Mais es moi qui le lui demandais, dit madame  
Delaunay car c'était elle."

"Rien mon petit dit elle en s'adressant au petit  
comme s'appelle tu?"

"Pater."

"quel âge à tu?"

"Trois ans."

"Qui était cette homme qui <sup>te</sup> voulait <sup>te</sup> jeter dans  
le fleuve?"

"C'était monsieur le chef."

"Es-tu aimé le chef?"

"Oh, non, car il me donnait toujours des coups!"



"Esque tu te rappelle d'avoir y une maman?  
"Oh, oui elle avait toujours mis un robe de soie bleue.  
"Etait tu pas comme en l'appelait? "  
"En l'appelait je croi madame de marquise!"  
"Tu ne te rappelle rien d'autre?" "  
"Oh je me rappelle encor que j'aurais assis avec  
maman et mon pappie et d'habitude encor devant  
un feu. Quand tout à coup le chef entre  
il donne un coup de poignard à un vieux monsieur  
qui tombe mort par terre, j'entend une étouffe  
souffrir, alors le chef me prit dans les bras et à sauter  
par la fenêtre avec moi. J'entendais un bruit encor  
maman qui pleure et qui m'appelait."

"Tu ne te rappelle rien d'autre?" lui demanda  
madame de Talerin à qui au s'écrit un petit des  
larmes  
~~jeunes~~ étaient venus au yeux.

"Non rien", lui répondit le petit Valthus.

Le lendemain le bon surnom de Talerin amena  
dans tous les hommes à propos du petit Valthus  
et comme après deux mois ils ne s'en guin de  
rien le bon surnom et madame Talerin se décider  
à adopter le petit Valthus.



## V Chapitre.

Discretus plus tard étoit assis devant la porte  
de la maison au habit monsieur Paderin son  
vêtement au cheveux grisonnants sur sa figure on  
voyoit qu'il avoit eu de grands chagrins. Ses  
écarts étoient assés un jeune garçon de vingt ans  
et une jeune fille de douze ans. En se visitant  
nous reconnûmes monum. Paderin il avoit per-  
du sa femme et trois de ses enfants, il ne lui  
restoit que la caquette de ses quatre enfants. Suzanne  
et son fils adoptif Pather. Le soleil com-  
mençoit à disparaître derrière les grands arbres  
de la forêt quand un homme se leva devant  
Pather qui étoit debout près de monum de Paderin.  
"Quel homme, lui dit l'étranger comment s'appelle-  
vous  
vous appelez vous ?"  
Pather le regardant d'un air étonné.  
"Comment vous appelez vous, demandant l'étranger de  
nouveau  
Pather, répondit il ne pouvant comprendre ce que



L'écuyer venait.

"Et quelle est votre <sup>nom</sup> de famille?"

Vatther avait répondu car son nom de famille  
il ne le connaissait pas.

Le seul seigneur est à vous? demanda l'écuyer  
à monsieur de Talerin.

"Non"

Qui est-il alors?"

Personne car je l'ai trouvé comme je  
l'ai trouvé dans la forêt.

Esque vous ne suspectiez rien de votre  
enfance.

"Oh! moi lui répondit Vatther et il raconta  
ce qu'il avait déjà raconté à monsieur de Tal-  
lerin."

"Vous ne de marquer Vatther de Saint, et tout!"  
répondit Joseph car c'était lui qui ne pouvait plus  
retrouver sa joie. Et lui aussi il raconta ce qu'il  
savait sur Vatther. Le lendemain monsieur  
de Talerin, Joseph, Vatther et Suzanne  
partirent pour l'Europe.



## VI Chapitre.

Une année après la mort du comte de Tergue,  
mourut aussi la comtesse, qui alla rejoindre son  
mari. Comme François était l'aîné des deux garçons  
c'était lui qui hérita le château de famille.  
Un an était déjà écoulé depuis que  
Joseph était parti à la recherche du petit Otho-  
ther, Denise, François, Paul et ~~Antoinette~~  
et Elisabeth, avait y d'autres enfants. Per-  
sonne n'espérait plus de voir revenir Joseph avec le  
petit Othther.

"Il sera mort quelque part <sup>dans</sup> les forêts de  
l'Amérique" disait toujours le marquis.  
C'était le jour de naissance de François, lui et  
sa femme n'avaient invité pour cette fête que  
les deux sœurs et le frère de François avec leur  
famille. Après une charmante exécution dans  
la cour on se réunissait autour du grand foyer de  
famille de la salle à manger, et le seigneur  
s'était paré d'un de ses plus intéressants



choses ne pouvait il pas nous ravir ?  
Par une fenêtre ouverte on voyait le jardin  
Les statues de marbres qui se trouvaient essar-  
blaient à des septiers et les arbres plani-  
nés par la lune jetaient leurs ombres noires  
et sinistres sur les phallantes et les gazon.  
La porte s'ouvrit et Joseph entra. Elisabeth  
s'écria. Joseph s'écria etc.  
— Tu returns notre Fils Edouard de  
marquise plus calm que sa femme.  
Qui était la brefe réponse de Joseph.  
Au la hi : s'écria l'homme mère ne  
pouvant plus contenir sa joie.  
Marquise je vais te chercher, disant  
ses mots et sortit. Quelque minute plus  
tard il reparut tenant par la main d'Al-  
ther et suivi de monsieur Faldorin et  
de sa fille Suzanne.  
Mon fils, s'écria Elisabeth en l'embrassant  
plusieurs reprises, que bonheur de te revoir. Et se pencha  
dans ses bras, disant ses mots elle se fit asoir près



d'elle et il en raconte tout son histoire

.....  
Dix ans se sont renouvelés écoulés de vaine Jo-  
seph et mort. Vätther à marier Suzanne et  
les deux jeunes gens passe la moitié de l'année  
à la villa près de Saint-Amice que le père  
de Suzanne a achetée et l'autre moitié dans une  
charmante maison de campagne que Vätther  
a fait bâtir près du château de Saint-André.

Fin.

---







